



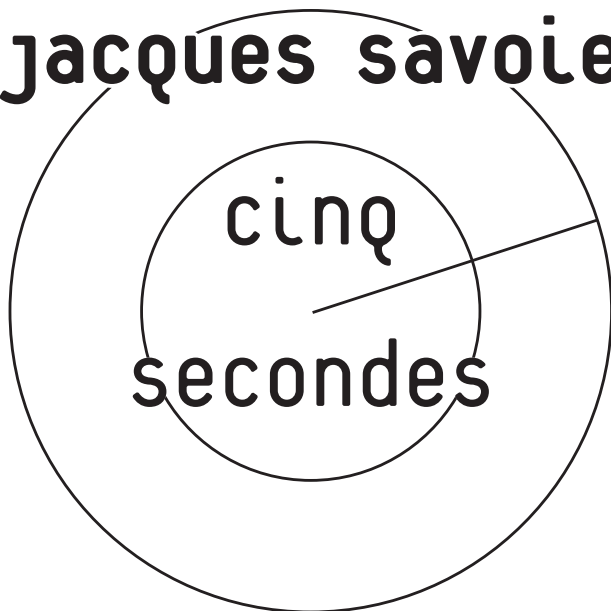
LAURÉAT 2010 DU PRIX SAINT-PACÔME  
DU ROMAN POLICIER

JACQUES  
**SAVOIE**  
CINQ  
**SECONDES**

UNE ENQUÊTE  
DE JÉRÔME MARCEAU

EXPRESSION  
NOIRE

**jacques savoie**



**cinq  
secondes**

Roman

Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media

## Du même auteur

*L'Anti-livre* (coll.), Éditions de l'Étoile magannée, 1972.

*Raconte-moi Massabielle*, Éditions d'Acadie, 1979; coll. « 10/10 », 2010.

*Le Récif du Prince*, Boréal, 1986; coll. « Boréal compact », 1988.

*Les Portes tournantes*, Boréal, 1988; coll. « Boréal compact », 1990.

*Une histoire de cœur*, Boréal, 1988; coll. « Boréal compact », 1992; coll. « 10/10 », 2009.

*Les Ruelles de Caresso*, La Courte Échelle, 1997.

*Un train de glace*, La Courte Échelle, 1998.

*Le Cirque bleu*, La Courte Échelle, 2001.

*Les Soupes célestes*, Fides, 2005; coll. « 10/10 », 2009.

*La Vraie Histoire de la série Les Lavigueur –  
Les carnets de l'auteur et le scénario*, Stanké, 2008.

*À Pascale et Pierre-Emmanuel*

## La thalidomide

Jérôme Marceau était un homme discret. Enquêteur au Service de police de la Ville de Montréal, Section des homicides, sa réserve était légendaire et le rendait en quelque sorte indétectable au radar. Il n'avait pas d'amis connus. On le surnommait Aileron à cause de son bras atrophié, séquelle de la thalidomide, un somnifère mis au point au début des années soixante et qui avait pour effet secondaire de diminuer la nausée matinale chez les femmes enceintes. Après sa commercialisation, une colonie de manchots et d'à-moitié-membrés avait vu le jour dans les pouponnières d'Europe et du Canada. Le somnifère fut immédiatement retiré des tablettes, mais le mal était fait. La guerre avait été livrée *in vivo* et avait fait dix mille victimes. Dix mille petits mutilés. Jérôme Marceau était de ceux-là. Ce « défaut de fabrication » portait cependant ombrage à un autre de ses signes distinctifs. Il était mulâtre. Jérôme affichait un bronzage permanent doublé d'une chevelure ondulée qui, à première vue, lui donnait des airs de Maghrébin ou de Créole. Une particularité qui en effaçait une autre en quelque sorte. Son petit bras

flasque attirait immanquablement les regards, faisant ainsi oublier sa couleur.

Jérôme Marceau s'en tirait d'ailleurs plutôt bien. Malgré ce moignon, il était un premier de classe. Sur le plan professionnel, en tout cas. À quarante-sept ans, il comptait douze années de service aux homicides et avait une réputation enviable, en dépit de son incapacité à défoncer une porte ou à dégainer promptement une arme. On se demandait comment il avait fait pour gravir les échelons et devenir l'adjoint de Léveillé, l'enquêteuse chef que tout le monde appelait simplement Lynda. Et surtout, pourquoi il avait préféré conserver son pupitre dans cette grande salle où traînaient habituellement les enquêteurs, plutôt que d'accepter le bureau fermé auquel son grade lui donnait droit. Depuis, on se méfiait de lui, et certains disaient qu'il espionnait pour le compte de Lynda. On prétendait qu'il collait aux fesses de ses collègues pour ensuite répéter ce qu'il avait entendu à la patronne. Mais ces accusations s'estompaient lorsque l'un ou l'autre des enquêteurs avait besoin de renseignements. Malgré les railleries et les boutades dont il faisait l'objet, autant à cause de son bras que pour la couleur de sa peau, Jérôme était une inépuisable source d'informations pour ses collègues enquêteurs. Lorsqu'il relevait l'écran de son ordinateur portable, il trouvait toujours ce qu'on lui demandait de chercher. Et même plus.

Aileron était un crack en informatique et une seule main lui suffisait pour naviguer dans le cyberspace. Pendant que son bras éteint pendait le long de son corps, sa main gauche et ses cinq doigts travaillaient

pour deux. Il jouait du clavier comme peu savent le faire. Et là où il excellait surtout, c'était dans le bris de codes. N'importe quel code. Tous les codes. Avec une facilité déconcertante, et même si c'était tout à fait illégal, il s'introduisait dans les banques de données les mieux protégées. C'était sa rédemption, sa revanche contre son incapacité à percer des coffres-forts ou à déboulonner des portes. Autant son bras diminué, ses doigts symboliques et sa peau incertaine soulevaient les sarcasmes, autant son talent au clavier suscitait l'admiration.

Tom O'Leary, le plus jeune et le plus ambitieux des enquêteurs du service, faisait régulièrement appel à son savoir-faire. Et jamais il n'était déçu. Voulait-il connaître le dernier numéro composé sur le portable d'un homme interpellé la veille, il avait la réponse dans la demi-heure. En moins de temps qu'il ne fallait pour le dire, Aileron pouvait télécharger l'empreinte génétique d'un ressortissant ouzbek, immigrant illégal retrouvé mort dans un conteneur du port de Montréal, et le comparer avec celui d'un terroriste recherché dans le pays voisin, le Kazakhstan. Pendant des heures, son regard acéré écorchait les écrans qui s'alignaient sur son plan de travail. Les doigts de sa main gauche toujours en alerte, il s'enfonçait toujours plus loin dans un monde qui s'apparentait aux catacombes. Un monde où il se sentait mieux que dans le réel.

Jérôme Marceau aimait tout ce qui était souterrain en général et le métro en particulier. Il y avait travaillé pendant une quinzaine d'années en début de carrière. Les passages obscurs de la ville, ceux qui sont empruntés

par le grand public tout comme les réseaux de service, n'avaient pas de secrets pour lui. Le « sous-urbain », avec ses portes sans poignée, ses accès dérobés et ses passages qui relèvent du privilège, il l'avait exploré mieux que personne. La ville sous la ville était immense et très mal connue, tout comme l'informatique, se plaisait-il à dire. Il y avait selon lui un lien direct entre le Montréal souterrain et le chaos babylonien de l'informatique. Évidemment, ce rapprochement n'intéressait personne. Pour Nick Corriveau, la cinquantaine avancée, doyen de l'équipe et chauve comme le désert, ce genre de réflexion était pure poésie. Lui et O'Leary considéraient Jérôme comme un chien de poche, comme le caniche de Lynda. Cependant, il n'était pas le seul à faire l'objet de railleries aux homicides. Lynda Léveillée avait droit à sa part de mesquineries elle aussi. C'était une femme née dans un corps d'homme. Rude, sans manières, certains prétendaient qu'elle était lesbienne, d'autres qu'il s'agissait d'un homme. Une transsexuelle opérée. Ce dont personne ne doutait toutefois, c'était qu'elle avait de la poigne. Et il en fallait diablement pour diriger cette équipe d'indisciplinés, d'ambitieux habiles et de manchot. Lorsqu'elle avait pris la direction des homicides, O'Leary, l'arriviste, et Corriveau, le vieux routier, s'étaient donné six mois pour avoir sa peau. Manque de chance, le taux de criminalité avait brusquement chuté. La nouvelle enquêtrice chef en avait pris tout le crédit. Depuis, elle était devenue indélogeable. La guerre des motards s'était déplacée vers les tribunaux, les mafieux avaient cessé de s'entretuer et les gangs de rue, occupant le vide laissé par les



deux premiers, faisaient beaucoup plus de casse que de morts... Pour l'instant.

Lynda Léveillée avait donc le vent dans les voiles. C'est sans doute pourquoi elle avait choisi ce moment pour les surprendre tous. Un vendredi de novembre, comme ça, sans crier gare, elle annonça par voie de mémo qu'elle se mariait et qu'elle partait en voyage de noces. Jérôme l'apprit juste avant qu'elle ne s'envole vers l'Asie avec l'élu de son cœur. La nouvelle le touchait plus particulièrement, puisqu'il allait prendre *illico* la direction du service. Tout s'était passé très vite. Un coup de fil alors qu'elle faisait ses valises. Une conversation où elle avait dit d'emblée :

— Ça doit être une première dans les annales de la Ville. À ma connaissance, il n'y a jamais eu de personne de couleur à la tête des homicides.

Jérôme avait fait mine de ne pas entendre. Il n'eut même pas le réflexe de lui demander si elle avait épousé un homme ou une femme. De toute façon, il n'aurait pas osé. En réalité, cette fantaisie de la patronne, assortie d'un voyage de noces à l'autre bout du monde, avait scié Jérôme. Il ne lui connaissait pas ce genre d'extravagances. D'autant que personne du service n'avait été invité au mariage. Qu'il le veuille ou non, il allait devoir se résigner à jouer les patrons pour les trois semaines suivantes. O'Leary et Corriveau ne manqueraient pas de lui rendre la vie dure, ce serait un combat de tous les instants pour arriver à s'imposer, mais ç'aurait pu être pire. Traditionnellement, la dernière semaine de novembre et les deux premières de décembre étaient les plus calmes du calendrier. On n'avait relevé qu'un

meurtre à la même période, l'année précédente. Ces chiffres, Jérôme n'avait même pas eu besoin d'allumer son ordinateur pour les trouver. C'est Lynda elle-même qui les lui avait communiqués au cours de leur brève conversation téléphonique. L'enquêteuse chef avait minutieusement choisi le moment de son départ.

Ce voyage de noces, aussi inattendu que mystérieux, avait enflammé le moulin à rumeurs. On ne parlait plus dès lors que de l'orientation sexuelle de la patronne. Corriveau, le plus expérimenté mais aussi le plus tordu des membres de l'équipe, estimait que Lynda ne s'était pas mariée. Il prétendait qu'elle avait tout inventé pour prendre des vacances en paix. Pour prendre le large avec une copine sans qu'on lui pose de questions. Quant à O'Leary, ces histoires d'amour ne le préoccupaient guère. Plus sournois, il voyait dans ce coup de théâtre une possibilité d'avancement. L'occasion de révéler enfin l'incompétence d'Aileron. L'adjoint de la patronne était selon lui une pute, une erreur de parcours, un avatar, et cela n'avait absolument rien à voir avec la couleur de sa peau. En l'absence de Lynda, il ferait enfin la preuve de son talent limité, et bientôt son fauteuil serait libre. Pour cela, il suffisait d'attendre le meurtre suivant. Le dernier, le trente-huitième, s'était produit au début d'octobre. Malgré les statistiques, il y en aurait sûrement un autre avant le retour de Lynda.

\* \* \*

Tous les mardis, Jérôme Marceau déjeunait avec sa mère sur la Rive-Sud de Montréal. En fait, il venait dîner chez elle, mais elle insistait pour dire que c'était

un déjeuner. Florence Marceau était une oie blanche qui avait des manières. C'était une femme menue et frêle dont la peau était dépourvue de toute pigmentation. On imaginait mal qu'elle fût la mère naturelle de l'enquêteur café au lait. Mais c'était pourtant le cas. À soixante-quinze ans bien comptés, retraitée depuis un moment déjà, elle formait avec Jérôme un duo mère-fils inusité. Un duo qui avait ses habitudes, auxquelles il ne fallait surtout pas déroger. Bien qu'il ait pris la relève de sa patronne quatre jours plutôt, il lui avait été impossible de déplacer, et encore moins de reporter leur « déjeuner » hebdomadaire.

Ce matin-là, avant de se rendre chez sa mère, Jérôme rencontra l'enquêtrice Isabelle Blanchet, une recrue qui venait lui porter ses lettres de créance. Son embauche était une idée de Lynda. Elle lui envoyait du renfort, sans doute, en prévision de son absence prolongée. Blanchet venait de passer quatre ans à la Sécurité et au Contrôle souterrains, la SCS. Le fait qu'on ne dise aucun mal d'elle après son passage dans les catacombes de la ville était en soi la meilleure des recommandations. Blonde, menue et allumée, Jérôme apprécia d'emblée sa vivacité d'esprit. Ils discutèrent une heure et promirent de se revoir après le « déjeuner ». Pour la police, les tunnels, le métro et les passages tous azimuts du Montréal obscur étaient en quelque sorte un club école, où l'on se faisait les dents avant de remonter à la surface. Les ambitieux étaient légion dans ces corridors sombres où il était plutôt rare qu'on dise du bien des autres. Et pourtant, on en disait de l'enquêtrice Isabelle Blanchet. Pendant son passage à la SCS,

Blanchet avait mené des enquêtes difficiles sans jamais connaître l'échec. Mais le plus beau de l'affaire, c'était qu'elle soit aussi une *nerd*. Elle et Jérôme s'étaient tout de suite entendus. Ce dernier avait vite conclu que pendant l'absence de Lynda, ce serait elle qui prendrait le relais à l'informatique tandis qu'il jouerait au patron. Blanchet était un véritable cadeau du ciel. Son arrivée lui permettrait de consacrer plus de temps à O'Leary et Corriveau, les deux coqs du service. Au bout d'une heure, ils avaient fait le tour des dossiers. Plus rien ne l'empêchait de se rendre chez Florence.

Jérôme aurait pu emprunter la voiture de service de Lynda pour aller à Longueuil, mais il opta pour la voie souterraine. Ça irait beaucoup plus vite. À partir des locaux des homicides, rue Saint-Antoine, il se rendit au palais de justice en parcourant un interminable corridor. Des juges, des avocats et certains accusés empruntaient quelquefois ce passage pour quitter discrètement le tribunal. Plus loin, un autre couloir, suivi de dédales innombrables, ouvrait une brèche jusqu'à un autre palais, celui des congrès. De là, il suffisait de prendre le métro, d'effectuer une correspondance à Berri-UQÀM, et à midi pile, sans jamais avoir mis le pied dehors, il était chez sa mère, de l'autre côté du fleuve.

— Bon, bon, d'accord! lança Florence en l'accueillant. Je dois reconnaître que tu es ponctuel!

Ce qui aurait pu être un compliment cachait en fait une pointe de déception. Elle aurait voulu que son fils soit comme les autres. Qu'il ait une femme, des amis! Elle ne lui en tenait pas rigueur. C'était sa faute. C'est elle qui avait pris ce poison de somnifère. Depuis, elle

cherchait constamment à se racheter. Voilà pourquoi ce mardi, avant qu'il ne prononce un seul mot, elle lui annonça qu'elle avait trouvé une manière de lui faire gagner de l'argent. Beaucoup d'argent.

— Ah bon ! Et comment je vais faire ça ?

— J'ai lu les Mémoires de la D<sup>re</sup> Frances Kelsey. C'est de là que m'est venue l'idée.

— Kelsey ? Jamais entendu parler.

À entendre sa mère, la docteure en question avait trouvé le moyen de mettre fin à ses tourments. Jérôme s'avança dans le grand appartement, heureux qu'elle s'intéresse à autre chose qu'à ses obsessions habituelles. De la grande fenêtre du salon, il regarda le fleuve noir, dardé de gros flocons de neige mouillée. On annonçait de la pluie verglaçante depuis la veille. À force de circuler par les voies souterraines, il lui arrivait parfois de perdre le contact avec le temps qu'il faisait.

— Aux États-Unis, on vient de l'introniser au National Women's Hall of Fame.

— Et qui est cette femme ?

Ravie d'avoir capté son attention, Florence l'invita à s'asseoir à table. Elle avait préparé une salade de tomates et d'avocats en entrée. Pendant qu'elle touillait la salade qu'il dévorait des yeux, elle laissa tomber :

— La D<sup>re</sup> Kelsey travaillait à la Food and Drug Administration, en 1960. Elle venait tout juste d'être engagée. On ne prenait pas les femmes tellement au sérieux à cette époque-là. Et encore moins lorsqu'elles se présentaient comme scientifiques !

Il la questionna entre deux bouchées :

— C'est une féministe ?

Elle se garda bien de répondre.

— Son premier boulot à l'agence a été d'étudier la demande d'homologation d'un nouveau type de somnifère développé en Allemagne et déjà vendu dans certains pays européens et au Canada. C'est le géant pharmaceutique William S. Merrell qui cherchait à obtenir cette homologation. Mais la D<sup>re</sup> Kelsey s'y est opposée. Les recherches sur le médicament et ses effets secondaires lui paraissaient incomplètes. Elle s'était entre autres rendu compte que le somnifère n'avait aucun effet sur les souris de laboratoire...

Jérôme ne mangeait plus. Ce préambule très instructif n'était qu'un détour pour en arriver à son sujet de prédilection.

— La Merrell souhaitait utiliser un nom différent pour commercialiser le somnifère aux États-Unis : on l'aurait appelé le Kevadon. Ailleurs dans le monde, on l'appelait simplement la thalidomide.

— Maman !

— Ne m'appelle pas maman ! Tu dois savoir...

— Je sais déjà !

— Laisse-moi seulement...

Elle ne pouvait pas s'en empêcher. Chaque fois qu'ils se voyaient, Florence éprouvait le besoin de parler de la thalidomide. C'était ainsi. Et chaque fois, elle trouvait de nouveaux détails, de nouvelles études. Cette fois, c'était les Mémoires de Frances Kelsey. Il se remit à manger.

— La D<sup>re</sup> Kelsey s'est battue comme une dingue pour retarder la mise en marché de la thalidomide aux États-Unis. Le risque lui paraissait trop grand. En fait, elle était rongée par le doute. Et avec raison. Au même

moment, une épidémie de phocomélie éclata en Allemagne, en Angleterre et ici au Canada !

Les nuages s'étaient assombris au-dessus du fleuve. La tempête annoncée prenait son élan. Jérôme continua de manger tandis que sa mère reprenait, plus convaincue que jamais :

— En fait, l'intérêt du livre, c'est qu'elle prouve que les Canadiens, les Allemands et les Anglais n'ont pas fait leur travail. Ils sont coupables de négligence...

— Il y a eu un règlement dans cette affaire, Florence. La thalidomide, c'est du passé. C'est oublié.

Elle sourcilla. Était-ce parce qu'il l'avait appelée par son prénom ou parce qu'il ne voulait pas en savoir plus ? Elle allait le contredire, lui rappeler qu'en Allemagne et en Angleterre il y avait eu des règlements jugés satisfaisants à l'époque, mais qu'ici c'était une autre histoire. Un recours collectif intenté par les victimes s'était terminé en queue de poisson en 1974. Mais la sonnerie de son téléphone portable l'interrompt. Il jeta un œil à l'afficheur, fit la grimace et répondit :

— Marceau.

— Aileron, c'est O'Leary.

Il n'y avait que lui pour l'appeler lorsqu'il était chez sa mère !

— Il y a eu une fusillade au palais de justice. Avec des morts !

— Combien ?

— Quatre... Et un blessé grave.

Jérôme vit des chiffres défiler devant ses yeux. Les trente-neuvième, quarantième, quarante-et-unième et quarante-deuxième homicides. L'hécatombe !

— En fait, c'est une blessée, précisa O'Leary. Ça s'est passé dans une petite salle, au fond d'un corridor, au troisième étage. On y va, Corriveau et moi. Je t'ai fait envoyer une voiture.

Florence commençait à s'impatienter. Jérôme semblait si perturbé par ce qu'il entendait que leur repas hebdomadaire semblait compromis. Ils n'en étaient pourtant qu'à l'entrée. Il fallait absolument qu'elle lui parle de ce nouveau recours collectif intenté par un groupe de victimes, afin de rouvrir l'entente de 1974. L'argent, la fortune dont elle avait parlé au début, c'était ça ! Mais Jérôme n'en avait que faire. Il s'essuya la bouche avec sa serviette en continuant de parler au téléphone.

— Pas de voiture. Je vais prendre le métro. Avec ce temps, ça ira plus vite. Et si vous arrivez avant moi...

— Non, une voiture ! insista O'Leary. Elle sera là dans trois minutes. Le temps que tu descendes.

L'Irlandais avait raccroché. Il n'y avait pas de discussion possible avec cet homme. C'était un mur. Un mur qui n'allait jamais au bout de ses phrases. C'est une autre chose dont il allait falloir discuter avec O'Leary et Corriveau. Tant qu'il serait à la tête du service, il ne se contenterait pas d'avoir à deviner ce que ses enquêteurs avaient à lui dire.

— J'suis désolé pour le déjeuner, maman, mais là vraiment c'est un gros truc. Je dois y aller.

Il laissa Florence seule devant son assiette. Elle était déçue. Elle avait cru pendant un moment que ce qu'elle disait l'intéressait, qu'il se joindrait au recours collectif. Jérôme était debout et avait la tête ailleurs. Refermant son téléphone, il le glissa dans sa sacoche en cuir aux



bords usés et se dirigea vers la porte. Sa mère l'y rejoignit et s'étonna qu'il soit venu habillé ainsi. Son veston élimé n'était pas du tout approprié au temps qu'il faisait.

— Tu n'as pas de manteau, pas de couvre-chaussures? Il fait tempête...

— Je circule toujours en métro. Ce n'est pas nécessaire.

Jérôme n'était déjà plus là lorsqu'il embrassa Florence sur le pas de la porte. Il était sur le lieu du crime. Il ne savait rien de ces meurtres au palais de justice, mais certaines évidences s'imposaient. D'abord, l'enquête serait confiée à la Sûreté du Québec. O'Leary et Corriveau arriveraient peut-être les premiers sur place, mais le SPVM ne ferait rien de plus qu'assurer la sécurité, le temps que d'autres prennent la relève. D'où l'urgence de lui envoyer une voiture. Quelqu'un de la SQ l'appellerait sans doute durant le trajet.

— Jérôme, parfois je suis tellement triste pour toi, lui dit alors sa mère.

Elle cherchait à le retenir comme elle l'avait toujours fait. Il se revit subitement à douze ans, alors qu'il partait pour l'école. Il était sur le seuil de la porte, celui d'une autre porte, mais les mots étaient les mêmes :

— ... je suis tellement triste pour toi !

Oubliant la fusillade du palais de justice, il la serra dans ses bras.

— Arrête de t'en faire, maman. Il n'y a pas de raison pour que tu sois triste. Je vais bien.

— Oui, mais... Est-ce que tu me pardonnes d'avoir pris de la thalidomide ?

— Je te dis, il n'y a rien à pardonner, maman ! Rien, à part le fait que tu reviennes sans cesse sur cette question

et que tu me demandes chaque fois pardon lorsque je m'apprête à partir. Arrête d'y penser, insista-t-il. C'est parfaitement inutile.

Après toutes ces années, Florence se sentait encore responsable de son infirmité.

— Je dois partir maintenant. Je te rappelle dès que j'ai un moment.

Il l'embrassa sur le front, sortit dans le corridor et se précipita vers l'ascenseur. Alors que les portes automatiques se refermaient, elle lui rappela qu'il était mal habillé pour affronter la tempête et il repensa à O'Leary. L'enquêteur ne lui avait-il pas dit que la fusillade s'était produite dans une petite salle au troisième étage du palais de justice. Étrange tout de même. On ne juge que des cas mineurs, là-haut dans ces salles perdues. En traversant le hall de l'immeuble, il pensa aussi à l'enquêteuse Blanchet, la nouvelle. O'Leary n'avait pas dit un mot à son sujet. Il lui faudrait la mettre dans le coup.

Alors qu'il s'approchait des portes vitrées, il se rendit compte que la tempête avait encore pris du souffle. Comme prévu, une voiture du SPVM l'attendait devant l'immeuble. Il y avait vingt mètres de bourrasques et de neige folle à traverser pour la rejoindre. Jérôme releva le col de son veston, serra sa sacoche et plongea dans la blancheur en se disant que si ce sprint était à l'image de ce qui l'attendait au palais de justice, il aurait besoin d'un anorak et peut-être même d'une armure, jusqu'à ce que Lynda rentre de vacances.

## L'audience

Lorsque Brigitte Leclerc était descendue d'un taxi, rue Saint-Antoine, à deux pas du palais de justice, personne ne l'avait remarquée. Il faisait un temps exécrable et les badauds couraient sur le trottoir, poussés par le vent glacial qui montait du Vieux-Port. Denis Brown, son avocat, lui avait dit de passer par l'allée des Huissiers pour éviter d'attirer l'attention. Cette entrée était normalement réservée aux juges, mais l'agent de faction était au courant. Il lui ferait signer le registre et la laisserait entrer sans poser de questions. Brigitte fit exactement comme ils avaient convenu et retrouva son avocat au troisième étage devant le passage menant aux iso-loirs. Ils s'engouffrèrent dans un des cubicules faisant office de bureau provisoire. Maître Brown referma la porte et déposa son dossier sur la table.

— J'ai fait tomber les accusations de fabrication et usage de faux.

Brigitte Leclerc défit le nœud de son foulard en regardant le document sur la table.

— Tu comprends l'enjeu, n'est-ce pas ? Tu t'es fait passer pour ta sœur Julie. Tu as utilisé ses diplômes,

ses cartes de crédit, tu t'es fait engager à sa place. C'est grave. Si tu avais été reconnue coupable, tu te serais retrouvée avec un casier judiciaire et tu aurais peut-être fait de la prison.

— Ils n'ont plus rien contre moi, alors. Je peux m'en aller.

— Non, il reste la prostitution. On s'est arrangés comme ça. C'est Julie qui est accusée maintenant... à ta place. Et l'accusation est beaucoup moins importante.

Ses épaules s'affaissèrent légèrement.

— Mais ce n'était pas de la prostitution ! Ni avec Gilbert ni avec Harry. Ils ont bien le droit d'avoir une maîtresse. Tout le monde en a une.

— Et l'argent ? Qu'est-ce que tu fais de l'argent ?

— C'étaient des cadeaux. C'est encore permis les cadeaux, non ?

— Écoute, je n'ai rien trouvé de mieux, fit l'avocat. On s'est mis d'accord entre nous. L'audience est à huis clos, dans une petite salle. Tu vas écoper d'une amende. C'est la meilleure solution.

— Vous vous êtes mis d'accord entre vous ?

Brown fit mine de ne pas entendre. Il feuilletait le document comme s'il cherchait quelques coquilles, quelques modifications de dernière minute à apporter. Lorsqu'il sortit distraitement un stylo de la poche intérieure de son veston, Brigitte fit la grimace. Des hommes, derrière des portes closes, avaient décidé entre eux comment cette affaire se réglerait. Ce qu'elle en pensait était sans importance à leurs yeux. Cela ne la regardait pas. Il lui suffirait de payer l'amende et ce serait terminé.

— Si on t'avait trouvée coupable de fabrication et usage de faux, c'était le casier judiciaire assuré. Autant oublier ta demande de pardon.

— Ce n'est pas une raison pour traîner Julie dans la boue!

Brown n'était pas d'humeur à discuter. Brigitte le sentit bien, réprima sa colère et posa sa signature au bas de la feuille qu'il lui tendait.

— Ça devrait être bouclé en vingt minutes.

— Tu peux bien dire ce que tu veux, ce n'était pas de la prostitution, répéta faiblement Brigitte.

Denis Brown reprit le document, le glissa dans sa mallette et sortit de l'isoloir. Contrariée, Brigitte le suivit et ils marchèrent dans le palais de justice sans s'adresser la parole. L'avocat et sa cliente formaient le plus improbable des couples. Grande et mince, Brigitte avait une démarche aérienne. On l'imaginait déployant ses ailes et flottant au-dessus de la petite misère qui traînait dans les corridors du palais. Sa beauté faisait contraste avec le physique ingrat de Denis Brown. L'avocat avait le visage buriné et les épaules arrondies. Chacun de ses pas exigeait un effort évident, d'autant qu'il tirait une mallette aux roulettes récalcitrantes. Arrivé au bout du couloir, il sortit un bout de papier sur lequel il avait indiqué le numéro de la salle d'audience.

— C'est ici!

Denis Brown entra le premier, croisa le regard de la greffière, près de la tribune, salua le gardien de sécurité un peu plus loin et déposa ses affaires. Julie s'avança dans la pièce et eut tout de suite l'impression qu'on la déshabillait du regard. Elle se retourna et se rendit

compte que l'homme qu'elle exécrait le plus au monde était là. Gilbert Bois avait été convoqué comme témoin dans cette affaire. Elle croisa le regard de son ancien amant, qui baissa les yeux, comme si elle venait de le prendre en défaut. Elle eut envie de lui crier : « Dis-lui, toi, que ce n'était pas de la prostitution ! » Mais elle n'en fit rien. Ce minable n'en valait pas la peine. Brown avait sans doute raison. Tout allait se passer en circuit fermé, à l'abri des regards, dans une salle d'audience anonyme au fond d'un corridor du troisième étage. Il valait mieux se taire et adopter un profil bas. Maintenant que les accusations de fabrication et usage de faux étaient tombées, il suffirait de s'en tenir au plan de match. Ce ne serait qu'un mensonge de plus.

Brigitte tourna le dos à Gilbert Bois. Elle ne sentit pas moins son regard courir dans son dos et s'arrêter sur ses épaules qui allumaient chaque fois un véritable incendie dans ses yeux. Ils avaient fait l'amour des dizaines et des dizaines de fois en y prenant un plaisir fou, mais ce matin-là, tout n'était que souvenirs. Elle le détestait.

Denis Brown indiqua une chaise à Brigitte et l'invita à s'y asseoir. Elle déposa son sac en continuant d'évaluer la situation. Loin de s'atténuer, sa colère allait en grandissant. Elle était habitée par un sentiment d'injustice. Un maelström d'indignation et d'exaspération profonde lui nouait la gorge. Si elle s'était écoutée, elle aurait fait un scandale, mais elle parvint à contenir ses élans. Elle devait se résigner à ce verdict, s'y soumettre. Elle n'avait pas le choix.

La salle faisait à peu près six mètres sur dix, et comptait une porte à chaque bout. Un agent armé était de

faction près de l'entrée qu'emprunterait le juge. La bande de cuir censée retenir l'arme dans son fourreau était détachée et la crosse noire du pistolet pendait négligemment. À l'autre bout de la pièce, la greffière à la chevelure poivre et sel semblait de plus en plus confuse. Devinant ce qui la tracassait, Brown l'interpella en ouvrant sa mallette :

— Est-ce qu'on vous a prévenue ? Les accusations de fabrication et usage de faux sont tombées.

— C'est bien ce que je vois, fit Sonia Ruff en redressant la tête. Donc, la personne ici présente s'appelle Julie Sanche. C'est bien ça ?

Brigitte hocha la tête en regardant cette femme qui ne cessait de remuer ses papiers. La pièce était si étroite, si exigüe, qu'on pouvait aisément confondre accusés et témoins, voire se méprendre sur l'identité de la fautive. Brown relut le document qu'il venait de faire signer à Brigitte pendant que Gilbert Bois, terré dans son coin, se faisait tout petit. À quarante ans et des poussières, et malgré les airs de victime qu'il se donnait, l'homme avait du charme. Un charme fou auquel Brigitte n'avait su résister. Toutefois, ce charme ne semblait avoir aucun effet sur la greffière. Elle le scrutait d'un regard incisif. Son innocence dans cette affaire lui paraissait suspecte.

Le juge Adrien Rochette entra dans la salle d'audience l'air pressé. Il serrait un dossier dans ses mains et regardait le sol comme s'il craignait de faire un faux pas. Lorsqu'il s'installa dans son fauteuil, le gardien se tourna vers Denis Brown et lui fit un signe de la tête. L'audience était ouverte. Le juge déposa son dossier et

jeta un œil dans la salle en évitant soigneusement de croiser le regard de Brigitte, ce qui attisa un peu plus sa rage. Pour qui se prenait-il, pour l'ignorer ainsi ?

— Où est l'avocat de la Couronne ?

Brigitte se tortilla sur sa chaise. Qui était donc celui qu'on attendait et pourquoi n'était-il pas là ? L'affaire ne devait durer que quelques minutes. Il n'y avait pas de place pour l'improvisation. Le juge Rochette se pencha vers la greffière et murmura :

— Pourriez-vous aller chercher maître Thibault, mademoiselle Ruff ?

La femme aux cheveux grisonnants parut contrariée. Non seulement des accusations importantes avaient été retirées sans qu'on la prévienne, mais voilà qu'on la prenait pour une secrétaire. On l'envoyait courir les corridors du palais de justice à la recherche d'un procureur égaré, une demande qui enfreignait le code. Sonia Ruff éteignit le système audio de la salle et sortit en maugréant. Feignant de ne pas la voir, le juge Rochette parcourut la petite salle du regard. Denis Brown inclina légèrement la tête. Bien campé sur sa chaise, le dos droit et le ventre rentré, Gilbert Bois fit de même. Lorsque le magistrat posa son regard sur Brigitte, celle-ci s'empressa de dire :

— Ce n'était pas de la prostitution !

Le juge Rochette porta une main à son oreille comme s'il n'avait pas entendu alors qu'il n'en était rien. D'un geste fourbe, il se tourna vers le gardien de sécurité et hocha la tête comme si ce qu'il s'apprêtait à dire ne le concernait pas, puis fixant l'accusée, il murmura avec une familiarité déconcertante :



— Julie, il faut être raisonnable. Je vais te donner un mois avec sursis. Et deux cents dollars d’amende si tu plaides coupable.

— D’abord, je ne m’appelle pas Julie, je m’appelle Brigitte... Et puis, coupable de quoi ? Je me le demande.

Le juge Rochette en perdit tous ses moyens. Il croyait l’affaire réglée, voire entendue. Mais Brigitte, de toute évidence, ne jouait pas le jeu. Denis Brown triturait nerveusement le document signé un peu plus tôt dans l’isoloir tandis que Gilbert Bois se trémoussait fébrilement sur son siège. Rien ne se passait comme prévu.

Brigitte tira doucement sur le foulard de soie qu’elle avait noué autour de son cou. On aurait dit qu’elle se déshabillait. Gilbert Bois redressa la tête tout comme Denis Brown. Les effluves d’un parfum sucré flottèrent momentanément dans la pièce. La taille fine de la jeune femme, sa poitrine délicate, ses lèvres charnues, ses yeux pers languissants ensorcelaient tous ceux qui posaient le regard sur elle. Consciente de son pouvoir, elle se redressa et défit d’un coup de tête sa longue chevelure brune qui tomba en cascade sur ses épaules. D’un sourire lascif, elle détacha le premier bouton de son chemisier en soupirant :

— Et pourquoi je plaiderais coupable, au juste ? Sur-tout après ce que je viens de découvrir.

Le juge et Denis Brown restèrent interloqués. Que signifiaient ces propos ? Qu’avait-elle découvert au juste, qui puisse justifier qu’elle les provoque ainsi ? Ils n’étaient plus maîtres de la situation, Brigitte Leclerc les tenait dans le creux de sa main. Tous les yeux étaient braqués sur elle. Défiant le juge du regard, elle se leva

en tournant le dos à l'agent de sécurité. Il y eut un long silence. Un silence interminable. Elle faisait comme au cinéma en fait. Dans les films policiers, ne voit-on pas souvent un avocat qui se lève et qui marche de long en large en réfléchissant à voix haute ? Tant que le gardien ne bronchait pas, elle savait que personne n'oserait l'arrêter. On la laisserait parler et peut-être même l'écouterait-on. L'illusion était parfaite. Sauf qu'elle avait l'esprit ailleurs. Tout en faisant son numéro, elle se demandait si le gardien de sécurité s'apprêtait à intervenir. Pour le savoir, il suffisait de faire volte-face, mais un mouvement brusque risquait de tout faire échouer. Elle choisit plutôt de s'arrêter devant Gilbert Bois et de le regarder avec toute l'intensité dont elle était capable.

— Pourquoi plaiderais-je coupable ?

Il balbutia quelque chose d'inaudible. Elle le gratifia d'un large sourire et précisa ce qu'il essayait sans doute de dire.

— C'est vrai qu'on a tous nos petits secrets, n'est-ce pas ? Mais ce n'est pas une raison pour éclabousser une personne qui n'a absolument rien à voir dans tout cela !

Toujours pas de mouvement du côté du gardien de sécurité. Il était debout près de la porte et faisait comme si cela ne le concernait pas. Le juge Rochette, Denis Brown et Gilbert Bois, en revanche, étaient sur les dents. Cette femme brisait toutes les conventions et se moquait outrageusement des convenances. Elle se pavanait en allant et venant dans la petite salle, exhibant sous leur nez ses jambes éternelles perchées sur d'élégants escarpins. En les narguant ainsi, elle allumait en eux un désir irrépressible.

Brigitte continua d'aller et venir dans la petite salle sans que personne ose lui dire de s'asseoir. Mais elle avait un plan. Un plan pour apaiser sa colère. Le pistolet de l'agent de sécurité pendait toujours de son étui. S'en emparer serait un jeu d'enfant si elle parvenait à s'en approcher sans éveiller sa méfiance. Tout était dans le rythme, dans le mouvement. Comme des musiciens avant de commencer à jouer, elle compta la mesure. Pour l'occasion, ce serait une valse à quatre temps. Non. Plutôt une ballade. Une ballade rock. Un, deux, trois, quatre, un, deux, trois, quatre... Et toujours le temps fort à la fin.

Brigitte s'approcha de l'agent en faisant mine de réfléchir. Le juge Rochette était à sa gauche, derrière son bureau. Denis Brown et Gilbert Bois étaient derrière elle, l'air interdit. Ils la croyaient embourbée dans sa défense lorsqu'elle s'immobilisa devant le gardien. Un, deux, trois... D'un geste foudroyant, elle dégaina son arme ! L'homme n'eut pas le temps de réagir. Elle pointa le canon sur sa tempe et tira au quatrième temps ! Le recul du pistolet ne lui fit pas perdre le compte. Parfaitement en contrôle, elle pivota de quatre-vingt-dix degrés sur sa gauche : un, deux, trois... Le juge Rochette avait les yeux écarquillés lorsqu'il apparut dans sa mire. Sur sa droite, le gardien s'effondrait au sol comme une ancre qu'on jette par-dessus bord. Brigitte ne sourcilla même pas. Il ne fallait surtout pas perdre le rythme. Des bruits de panique montèrent alors dans la salle d'audience. Cela non plus, elle ne devait pas y prêter attention. Battre la mesure. Voilà tout ce qui comptait. Un, deux, trois et au quatrième temps, un deuxième

coup retentit, faisant apparaître un disque rouge sur le front du juge. Un cercle de la taille d'une pièce de un dollar d'où son sang se mit à couler. Le très honorable Adrien Rochette s'affaissa sur son pupitre comme s'il avait décidé subitement de faire une sieste.

Brigitte pivota à nouveau sur sa gauche, mais de cent quatre-vingts degrés cette fois, et sans perdre le compte. Un, deux, trois... Denis Brown et Gilbert Bois tentaient de fuir la salle. Dans leur hâte, ils se bousculèrent devant la porte, se nuisant l'un l'autre. Brigitte n'avait d'autre choix que de leur tirer dans le dos. Au compte de quatre, l'avocat tomba comme un lapin, entraînant Gilbert Bois dans sa chute. Désorienté, le témoin se releva et tenta à nouveau de sortir. Elle aurait pu le descendre sur-le-champ, mais elle n'aurait pas respecté la mesure. Et de toute façon, Denis Brown lui bloquait la voie. Étendu par terre, l'avocat émit un couinement semblable à un orgasme retenu. Son dernier. Un, deux, trois... Au quatrième temps, un nouveau coup de feu retentit. Bois vacilla un moment avant de s'effondrer. Refusant toujours de s'émouvoir, Brigitte continua plutôt de compter en retournant l'arme sur elle. Un, deux, trois...

Un mélange de rage et de désespoir l'envahit aussitôt qu'elle glissa le canon de l'arme dans sa bouche. Elle se brûla la lèvre supérieure, le bout de la langue et le palais. La douleur insupportable la fit tressaillir, elle poussa un cri et perdit le compte. Il se produisit alors ce qu'elle redoutait plus que tout. Devant l'imminence de la mort, le film de sa vie se mit à défiler. Elle connaissait le phénomène, en avait maintes fois

entendu parler. Mais c'était une expérience qu'elle ne voulait pas vivre.

D'un geste brusque, elle retira l'arme de sa bouche dans l'espoir que ce retour en arrière s'arrête aussitôt. Mais rien ne se passait comme elle le souhaitait. Le film continuait bien sûr, mais il passait à reculons, ce qui était plutôt étrange. Et surtout, il défilait trop vite pour qu'elle y voie quoi que ce soit. Il y avait dans ce curieux montage des événements récents suivis d'événements qui s'étaient déroulés deux ans auparavant... trois ans... quatre ans. La sensation de retour en arrière était constante. La vie n'avancait plus, elle reculait. À grandes enjambées, l'histoire de Brigitte fit des bonds en arrière jusqu'au plus lointain et au plus sinistre de ses souvenirs ; les deux années passées en prison alors qu'elle n'avait que dix-sept ans.